

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DEUX DUCHESSES

PREMIERE PARTIE — L'AMOUR... OU LA VIE!

VIII — AGENT MATRIMONIAL

—Je viens, quand j'ai affaire à vous, répliqua-t-il à voix

basse également, mais toujours résolu. C'est pour votre fils que je suis ici.

—Gaston est parti... heureusement! balbutia la pauvre femme.

—Je le sais. Car j'ai guetté son départ.

—Mes ouvrières sont là...

—Dans la grande pièce, oui. Mais vous avez votre chambre, où nous serons seuls. Et leur présence vous fera taire, et vous rendra raisonnable. Allons, marchons.

Voyant qu'elle restait sur place, hésitante, entre la peur du scandale, l'indignation et l'horreur, il la repoussa brutalement, passa devant elle, et entra dans la grande pièce qui servait d'atelier, avec cette mémoire des lieux qu'il possédait au suprême degré et qui lui avait déjà tant de fois rendu de si grands services.

Sa femme le suivit.

—Veuillez entrer dans ma chambre, monsieur, dit-elle d'une voix presque naturelle, quand elle

fut en présence de ses ouvrières qui regardaient le nouveau venu. Nous serons plus à l'aise pour causer.

Par un effort surhumain de volonté, la mère avait reconquis, momentanément, une partie de son sang-froid.

Il ne fallait pas que les jeunes filles se doutassent de rien, ou sentissent s'éveiller en elles une curiosité quelconque.

Alors, passant à son tour, devant son mari, elle ouvrit la porte de sa chambre à coucher, et y introduisit M. Bernard.

—Maintenant, lui dit-elle, nous voici seuls! Que me voulez-vous? Parlez! Mais parlez vite; car si Gaston revenait, vous surprendrait ici... il pourrait y avoir un malheur.

Je vous le répète, ne nous poussez pas à bout. Si vous voulez me voir, moi je ne veux pas vous voir. Vous nous avez fait assez de mal. Je saurai protéger mon fils, croyez-le.

—Ta, ta, ta! fit tranquillement Louis Clermont. Pas de niaiseries inutiles. Je viens pour affaire... très-sérieuse... et très-profitable... au jeune homme.

—Vous ne pouvez et vous ne devez qu'une chose pour lui; mais celle-là je l'exige et je l'obtiens à tout prix: disparaître de sa vie... ne jamais vous y mêler.

—Je veux faire son bonheur! ricana Louis Clermont. Ecoutez-moi: Il aime M^{lle} de Kandos et il en est aimé. Hier, comme un sot, malgré mes avis, il a refusé sa main, et il s'en est fallu de peu qu'il ne me dénigrât au duo.

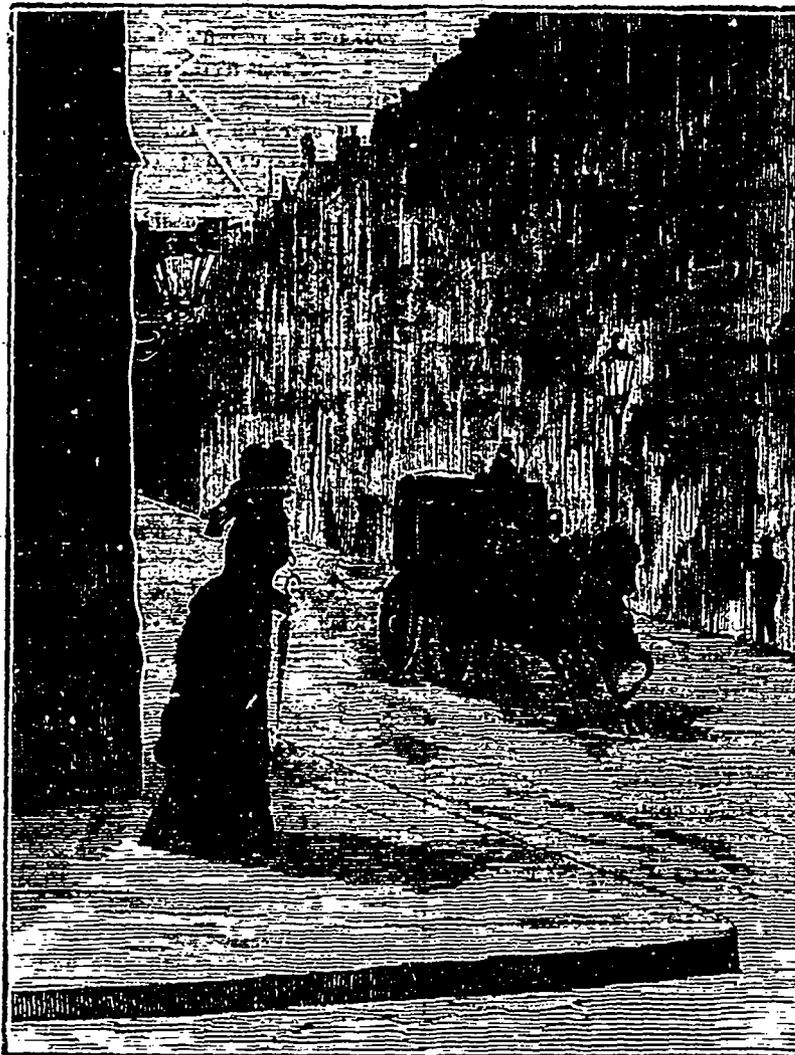
—C'était son devoir!

—Cela ne ferait de mal qu'à lui! Vous pouvez m'en croire. Et c'est justement parce que je

désire lui éviter une sottise irréparable... et dont les conséquences seraient terribles, qu'je suis ici.

L'accent de Louis Clermont fit frémir la pauvre mère. Elle savait cet homme capable tout.

—Il faut, vous m'entendez, « il faut » qu'il épouse cette petite fille. C'est mon intérêt comme le sien. Et cela sera!



Et elle s'éloigna, légère et rapide, dans la direction de l'hôtel.

—Vous savez que c'est impossible, grâce à vous. On n'épouse pas le fils d'un forçat et d'un assassin !

—Vivant, oui, et quand on est obligé de dire ce qu'est le père ! Mais mort, et quand on a aucun aveu à faire...

—Mort ! répéta Mme Lapierre avec stupeur.

—Ne m'interrompez pas !

O'est ma présence, c'est mon existence, qui empêchaient le mariage.

Je vais disparaître, je vais mourir, risana le bandit.

Où vous étions ?

Rien de plus simple.

Si vous voulez vous taire, ou plutôt obtenir... que mon fils se taise, avant trois jours, vous aurez, en règle, l'extrait mortuaire du nommé Louis Clermont, décédé à Buenos-Ayres, il y a trois ans.

—Je ne comprends pas.

—Ces papiers, poursuivait l'intendant Bernard, tout en donnant mes noms véritables, ne mentionneront pas, naturellement, mes états de service, et je vous affirme que le duc s'en contentera, comme les autorités municipales, sans se livrer à aucune enquête.

—Alors, ce sont de nouveaux faux que vous me proposez. Vous voulez que nous devenions vos complices.

—Je veux ce que je veux. Les faux, cela me regarde... Ce n'est pas vous qui les faites... et les pièces seront des plus régulières, je vous le répète.

Je compte sur vous pour faire accepter cette transaction... au jeune homme.

—Jamais ! Jamais il n'acceptera !

—Cela dépend de vous...

Réfléchissez

Si Gaston refuse, c'est le désespoir pour lui, pour vous, pour Mlle de Kandos ; c'est une menace éternelle suspendue sur ma tête, et je n'aime pas ces choses-là, ajouta-t-il d'un ton qui donna la chaire de poule à la malheureuse femme.

S'il accepte, c'est le bonheur et la fortune, une certaine fortune pour lui, car le duc est moins riche qu'on ne croit... mais, si pou qu'il ait, en réalité, c'est toujours plus que votre gueuserie.

Pour moi, c'est la sécurité absolue.

La police ne recherchera plus les morts, enterrés depuis trois ans en Amérique.

Mme Lapierre, bouleversée, hésitait visiblement.

Seu cœur de mère était tout disposé à accepter ce qui pouvait consoler son fils, le rendre heureux, lui donner la femme qu'il aimait.

Mais bien des choses aussi lui répugnaient et l'effrayaient dans cette proposition, dans ce marché, honteux à tous égards, qu'on lui imposait d'une façon si brusque et si inattendue.

—Gaston refusera, dit-elle, et il aura raison, car c'est une infamie.

—Gaston aime-t-il Mlle de Kandos ?

—Oui !

—L'aime-t-elle ?

—Oui !

—Est-il ce que vous appelez un honnête homme, digne d'elle ?

—Oh ! oui !

—Est-elle digne de lui ?

—Certes.

—Eh bien, qu'y a-t-il d'infâme à unir ces deux brave gens ?

—Mais...

—La rendra-t-il heureux ?

—J'en suis certain !

—Préféreriez-vous son désespoir ?

—Oh ! non. Mon pauvre-enfant !

—Alors pourquoi voulez-vous le punir des petits travers de son papa ?

—Lui !

—Dame ! s'il n'épouse pas Mlle Annetto.

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Quelle situation ! C'est épouvantable !

—C'est simple comme bonjour.

Il ne raconte pas mon histoire, que personne ne lui demandera.

Il fournit mon extrait mortuaire...

Il épouse, il part avec sa femme, où bon lui semble, vous suivez vos enfants...

On n'entend plus parler jamais de feu Louis Clermont.

Et je fais trois heureux... sans me compter.

—Alors, vous disparaîtrez... vous quitterez le duc, la France ?...

—Carajo ! comme vous y allez ! Pourquoi ne me demandez-vous pas de me brûler la cervelle, là, tout de suite ?

—Si vous n'étiez pas le dernier des misérables, vous l'auriez fait depuis longtemps !

—Merci du conseil. Mais j'en donne et n'en reçois pas.

Je ferai ce que je voudrai. Je resterai près du duc qui m'aime et que j'adore.

—Cela est impossible, Gaston n'y consentira pas.

—Vraiment ! Et pourquoi ? Est-ce que cela le regarde ? Que craignez-vous donc ? Que j'aille voler ou égorger cet excellent gentilhomme ?

—Ah ! ça, pour qui me prenez-vous donc ? Pour une bête sans doute !

Déstromez-vous.

Canaille... tant que vous voudrez. Idiot, jamais !

Voler ou tuer le duc, mais ce serait donner ma tête au bourreau !

Le premier soupçonné, ne serait-ce point Bernard l'intendant ?

Or, Bernard est comme la femme de César :

On ne doit point le soupçonner !

Il serait perdu, et il tient à sa peau et à son pauvre petit bien-être.

J'ai pu faire perdre la trace de Louis Clermont : je vais l'enterrer de compte à demi avec vous.

Ces choses là ne se recommencent pas.

Non, non, Bernard restera l'ami du duc et le modèle des intendants.

C'est mon intérêt, voyez vous, et je tiens autant à la vie du duc, et à sa fortune, que si j'étais le duc lui-même.

Pourquoi ? Vous ne le savez pas, mais cela est !

L'ex-gaücho parlait avec un tel accent que Mme Lapierre ne pouvait douter de sa sincérité.

Cependant, elle se taisait, luttant entre l'horreur que lui causait cet homme et l'infamie de ses propositions, et le désir secret, mais violent, d'assurer le bonheur de son fils.

—Maintenant, reprit le tentateur, rappelez vous bien ceci, Ernestine :

C'est que le sanglier, quand on l'accule, se retourne et décoûde les chiens.

Mme Lapierre recula en chancelant devant le regard atroce du bandit.

—Monstro ! balbutia-t-elle,

—Ainsi, c'est entendu, convenu ! Vous parlerez à Gaston...

—Oui, mais... s'il refuse ?

—Il acceptera, si vous le voulez ! Et vous le voudrez... paroe que je le veux.

La malheureuse mère se tordait les mains, sentant bien que le devoir était de refuser, mais trahissant devant les conséquences de son refus, pour son fils qu'elle sentait menacé.

—Est-ce dit ?

—C'est horrible ;

—De faire son bonheur ? De le sauver, en assurant ma propre sécurité !

—À ce prix...

Louis Clermont hussa les épaules.

—Dans trois jours, vous recevrez les papiers dont je vous ai parlé, constatant ma mort.

Dans quatre jours... le jeune homme reviendra demander la main de Mlle de Kandos, qui lui sera accordée. Sinon... j'agirai !

Et gare là-dessus !

Elle cédera, se dit M. Bernard en sortant de chez Mme Lapierre.

Il cédera, également, lui.

Elle a peur de moi et de ce que je serais capable de faire, si elle résistait. Et puis, elle a aussi envie que moi de lui voir épouser la donzelle...

Quant à M. Gaston, le vertueux jeune homme, il sera trop heureux de prendre la fille et la dot.

Maintenant c'est réglé !

Plus rien à craindre d'aucun côté.

Ah ! ah ! mon fils gendre du duo de Kandos.

Ce sera complet !

Quelle comédie que la vie !

IX

AUTRE CHANSON

Les heures s'écoulaient.

Mme Lapierre, presque folle de douleur, dévorée d'angoisses, avait dû retourner près de ses ouvrières, veiller à leur travail, le diriger, y prendre sa part, comme si rien ne s'était passé, afin qu'elles ne se doutassent pas du drame qui se jouait dans ce pauvre intérieur, d'apparence si paisible.

C'était, pour elle, une intolérable torture que cette comédie du sang-froid et de l'indifférence.

Que n'eût-elle pas donné, pour rester seule en face d'elle-même ; pour se laisser aller à ses pensées tragiques ; pour ne point commander à l'expression de son visage, à ses gestes, à sa voix ; pour pouvoir pleurer à son aise, ou, tout au moins, songer exclusivement à la seule idée qui la préoccupait ?

Quelque malpropre que fût la proposition de Louis Clermont, quelque contraire qu'elle fût aux lois de l'honneur ; bien qu'elle exigeât, de la part de la mère et du fils, une complaisance, réelle, effective, elle avait des côtés tentants.

Celui-là surtout, qu'elle s'était assuré le bonheur de Gaston et la joie de sa vie.

N'est-ce pas à une considération qui domine toutes les autres, dans le cœur de certaines mères.

Oh ! si elle avait pu accepter, sans que son fils en eût rien ; si elle avait pu accepter, en lui laissant l'intégrité de sa loyauté, elle n'eût pas hésité.

Mais Gaston savait que son père vivait.

Il ne pouvait profiter du mensonge et du faux, sans y tromper directement, volontairement, sans tomber presque au niveau de ce misérable.

Cela n'était pas possible !

Sa conscience le lui disait.

Et pourtant, si elle refusait, si elle n'obtenait pas le consentement du jeune homme, que lui arriverait-il ?

Cet homme, qui l'avait menacé, était capable de tout : elle le savait... elle ne se faisait aucune illusion à cet égard.

Il fallait donc sauver Gaston !

Mais comment ?

Quitter Paris ?

Fuir au loin ?

Ils étaient pauvres et n'avaient pas les moyens ni la possibilité d'adopter une résolution si facile et si commode aux riches.

Ailleurs, seraient-ils eûrs de gagner leur pain ?

Puis, la fuite ne guérirait pas Gaston de son amour.

Avec lui, partout, il emporterait l'image de Mlle de Kandos : sa blessure saignerait partout, comme elle saignait à Paris.

Il était homme à en mourir !

Maintenant qu'elle avait entrevu la possibilité qu'il en fût autrement, elle ne pouvait plus s'y résigner.

C'était vrai, en effet, qu'il était digne d'Annette, qu'il la rendrait heureuse.

Marié à Mlle de Kandos...

Quel rêve !

Pendant que Mme Lapierre se livrait à ces pensées, subissait la tentation de ces diverses impulsions, également puissantes, et inconsciemment, petit à petit, se décidait à pousser son fils dans la voie indiquée par Louis Clermont ; car il y a des circonstances où hésiter, lutter, raisonner, envisager le pour et le contre, c'est déjà capituler. Gaston était toujours à Neuilly, n'osant frapper à la porte du duo pour revoir une dernière fois Annette, et ne pouvant se décider à s'éloigner d'elle tout à fait, à mettre entre eux, matériellement, la distance qui les séparait désormais moralement.

—Je ne reviendrai plus ici, se disait-il. Et j'aurais mieux fait de n'y pas revenir.

Mais ses pieds ne pouvaient se détacher de ce sol que les petits pieds de la jeune fille foulaient chaque jour, lorsqu'elle sortait.

Il aspirait l'air avec force, il en emplissait ses poumons, pensant :

—C'est l'air qu'elle respire ! Peut-être quelques molécules en viennent jusqu'à moi.

Cependant, il finit par s'apercevoir que les voisins et les rares passants remarquaient sa présence prolongée et son agitation, et s'en étonnaient, quelque précaution qu'il prit pour ne point attirer l'attention.

—Je vais la compromettre ! se dit-il. Allons, partons ! Adieu ! adieu !

Et, prenant brusquement une énergique résolution, il commença à s'éloigner.

Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il sentit une main légère qui le touchait à l'épaule, et qu'il entendit à son oreille une voix douce qui lui murmurait :

—Offrez-moi votre bras, monsieur Lapierre !

Il se retourna stupéfait et se trouva en face de Jeanne.

—Madame la duchesse ! balbutia-t-il.

—N'ay z pas l'air si bouloversé, lui répondit-elle, et marchons: j'ai à vous parler.

Il obéit machinalement.

Une sorte de joie irraisonnée remplissait son cœur.

Ce visage connu, ce visage de la duchesse, de celle qui vivait avec Annette, et qu'il croyait ne revoir jamais, non plus, lui produisait l'effet d'un rayon de soleil, dans les ténèbres dont son cœur était plein.

C'était encore quelque chose de la femme aimée qui venait à lui.

Il la regardait, silencieux, osant à peine respirer, de peur de chasser cette vision; se demandant s'il rêvait, craignant le réveil.

—Monsieur Lapierre, lui dit la petite duchesse, j'ai aperçu du jardin. Je prémeditais d'aller vous trouver chez vous; vous êtes ici... j'en profite. Causons.

—Comment va... mademoiselle de Kandos? demanda le jeune homme.

M'a-t-elle vu?

Sait-elle que vous êtes là?

—Annette ne vous a point vu. Elle est renfermée dans sa chambre. Elle ignore que je suis auprès de vous, et il faut qu'elle l'ignore.

—Ah! répliqua Gaston, avec un sanglot étouffé, elle me hait à présent, elle doit me haïr... Je le mérité... ma conduite envers elle a été lâche, infâme...

—Non, monsieur Lapierre, elle ne vous hait point, mais elle souffre, et beaucoup... et votre conduite est inexplicable.

—Elle souffre! Oui, elle doit souffrir... et par ma faute! Mais elle ne souffre pas plus que moi... Oh! sans ma mère... je me serais déjà tué.

—Je ne pense pas que cela l'eût beaucoup consolée.

Tout en causant, ils avaient gagné l'avenue de Neuilly, qu'ils suivirent lentement, en se dirigeant vers le pont, désormais hors de vue de l'hôtel de Kandos.

—Monsieur Lapierre, reprit la petite duchesse, d'une voix ferme et sympathique à la fois, vous savez que j'ai beaucoup d'estime pour vous, et même beaucoup d'affection: ma démarche, en ce moment, en est la meilleure des preuves.

D'autre part, j'adore cette pauvre petite Annette, et je voudrais la voir heureuse.

Vous avez refusé sa main.

Pour cela, puisque vous l'aimez visiblement avec passion, il a fallu des raisons bien sérieuses, bien graves...

—Oh! oui! murmura le jeune homme avec un frisson.

—Bien. Mais cela ne suffit pas. Vous devez une explication. Vous la devez à tous égards.

D'abord, parce que vous ne pouvez laisser une honnête jeune fille dans cette situation d'avoir été refusée, sans savoir pour quel motif.

Ensuite, parce que vous êtes jeune, et que vous vous exagérerez peut-être certaines impossibilités que d'autres s'ils les connaissent, pourraient, sans doute, vous aider à surmonter.

—Vous avez raison, répondit Gaston Lapierre, et je sens ce que ma conduite a d'inexplicable et d'odieux.

Je voulais dire tout à monsieur le duc... le courage m'a manqué... oui, c'est de lâcheté de ma part...

Tenez... je vais être franc.

Si je n'ai point parlé... c'est que j'ai honte de ce que j'ai à dire... C'est que je sens qu'une fois que j'aurai parlé, ce sera fini... fini à jamais!

—Eh bien, reprit la duchesse doucement, admettons que cela soit vrai. Votre devoir n'en est pas moins de vous expliquer. Votre silence est blessant pour Annette, et tout vaudra mieux, pour elle, que de croire que vous ne l'aimez pas autant qu'elle vous aime.

Vous lui devez la vérité, quelque cruelle qu'elle soit.

—Madame la duchesse, à vous, à vous, je le dirai! Mais je vous ferai horreur après... et vous comprendrez... Écoutez...

—Non, rien, à moi, rien!... interrompit-elle vivement.

Il la regarda avec étonnement.

—Pourquoi? À vous, cela me serait moins pénible. Vous êtes si bonne, si douce, si humaine... Il y a tant de chaleur et de sympathie en vous... vous me faites l'effet d'un ange de lumière et de bonté...

—Non! non! fit-elle avec énergie. C'est à Annette que vous devez tout dire; à elle seule. C'est elle qu'il faut rassurer. C'est envers elle que vous avez des devoirs. C'est elle qui est malheureuse, c'est elle qui vous aime...

Et puis, si elle savait que vous avez dit à une autre... même à son père... ce que vous lui cachez à elle, elle ne vous le pardonnerait jamais.

Il ne faut même pas qu'elle sache que je vous ai vu. Il faut que vous ayez l'air d'agir de vous-même.

—Pourtant, elle vous aime comme vous méritez d'être aimée, à l'ordinaire!

—Vous êtes jeune, monsieur Lapierre, vous ne connaissez pas les femmes!

Il eut un geste de surprise.

—J'ai pour Annette une affection profonde et dévouée, poursuivit la duchesse. Annette aussi m'aime beaucoup.

Mais, dans l'amitié de deux femmes, il y a toujours mille restrictions et mille susceptibilités.

Elle ne vous pardonnerait pas d'avoir eu, en moi, plus de confiance qu'en elle, et d'avoir suivi mes conseils.

Si j'étais à sa place, j'en éprouverais autant.

Je comprends qu'il vous coûte moins de me parler qu'à elle que vous aimez.

Mais, si je vous aimais, je ne le comprendrais plus.

—Vous avez peut-être raison, répondit Gaston, d'une voix décolorée.

Eh bien, j'ai tout dit!

Mais c'est affreux; et, loin de la consoler et de me soulager, cet aveu augmentera sa douleur... et moi... Oh! moi, j'aurais donné ma vie pour ne jamais le faire, surtout à elle!...

—C'est le devoir, monsieur Lapierre.

À ceux qu'on aime, on doit tout... on doit surtout la vérité.

Annette a le droit de savoir pourquoi, après vous être laissé aimer, vous repoussez sa main qu'on vous offrait.

—Je suis prêt à parler! fit Gaston d'une voix résolue. Oui, il y a là un devoir. Il ne faut pas qu'elle doute de mon amour. À tout prix, il ne le faut pas!

Cet aveu sera mon expiation.

Soyez béni de m'y avoir délié.

Il était devenu plus blanc qu'un mort.

—Merci! dit la petite duchesse, en lui serrant doucement la main. Je vous quitte. Je retourne près d'Annette.

Dans un quart d'heure, présentez-vous, demandez la duchesse, et vous serez reçu.

Vous me le promettez?

—Oui, madame.

—Et jamais elle ne saura que c'est moi qui vous y ai engagé ?...

—Jamais, je vous le jure !

—Je vous crois, monsieur Lapierre.

Soyez courageux, et comprenez bien que c'est à Annette seule de prononcer sur votre conduite et ses motifs.

Dans un quart d'heure, je vous attends.

Elle allait s'éloigner.

Gaston lui saisit la main et la porta à ses lèvres, avec une sorte d'adoration religieuse.

—Vous êtes une sainte ! murmura-t-il.

—Non, dit-elle, en souriant doucement. J'aime Annette, et je vous estime, voilà tout !

Et elle s'éloigna, légère et rapide, dans la direction de l'hôtel.

X

PATATRAS !

Un quart d'heure après, Gaston Lapierre, fidèle à sa promesse, revenant sur ses pas, sonnait résolument à la porte de l'hôtel de Kandos.

Le domestique qui vint lui ouvrir, et qui le connaissait bien, puisque Gaston, depuis un an, était un habitué de la maison où il donnait chaque jour une longue leçon de musique à Mlle de Kandos, l'introduisit sans étonnement, et le fit monter au premier, où se trouvait l'appartement particulier de la duchesse.

Sans doute, il avait reçu des ordres, car, sans annoncer le jeune homme, et même sans frapper, il poussa une porte, et Gaston se vit dans une chambre où il n'avait jamais mis les pieds jusqu'à ce jour.

C'était une petite pièce, toute mignonne, toute gracieuse, comme celle qui l'habitait : sorte de boudoir — salon — cabinet de travail, où la duchesse ne recevait que sa fille Annette et son mari, et qui faisait comme partie intégrante d'elle-même.

Tout y était doux, coquet, riant sans affecterie.

Deux grandes fenêtres en plein midi la remplissaient de lumière.

Les portes y tournaient sans bruit sur leurs gonds; les pas s'y étouffaient sur un tapis moelleux; les meubles bas, capitonnés, caressants et coquets, semblaient avoir conservé quelque chose des formes de celle à qui ils étaient destinés.

Lorsque Gaston se trouva tout à coup dans cette pièce, nouvelle pour lui, les deux femmes y étaient, l'une assise, Annette; l'autre debout, la duchesse.

La duchesse, qui l'attendait, l'aperçut aussitôt, le remercia et l'encouragea d'un rapide regard.

Puis, se penchant vers la jeune fille, qui avait la tête inclinée et les yeux à demi-clos, elle lui dit à voix basse :

—Voici M. Lapierre !

Celui-ci s'était arrêté près de la porte, plus pâle et plus tremblant qu'un criminel qui marche au supplice.

Annette tressaillit, releva brusquement la tête, et le regarda, en étouffant un cri de surprise, qui vint mourir, presque indistinct, sur ses lèvres entr'ouvertes.

Dans ce mouvement, elle avait tourné son joli visage de son côté.

Ce visage pâli avait une expression de douleur profonde et de reproche muet, inconscient, qui fit oublier tout le reste à Gaston.

Il s'élança vers elle, tomba à ses pieds, saisissant les mains qu'elle lui tendait, les couvrant de larmes chaudes.

—Toi ! lui dit elle simplement.

Gaston redoutait un autre accueil.

Connaissant la nature altière, au fond, de la jeune fille, pleine de passion, mais aussi pleine de susceptibilités qui la rendaient parfois presque dure et quelque fois injuste, il fut d'autant plus touché, plus profondément remué, de ce simple mot, qui était moins un reproche qu'une caresse, et de la douceur avec laquelle elle lui livrait ses petites mains blanches, douces et nerveuses.

Annette était de ses femmes, sans cesse imprévues, qui passent sans transition, et presque toujours sans qu'on puisse le deviner ou s'y attendre, d'un sentiment à l'autre, comme des doigts capricieux qui parcourent le clavier d'un piano, attaquant tantôt les notes basses, tantôt les notes aiguës.

On pourrait presque dire d'elle que leur cœur est une « vocalise » perpétuelle.

Gaston s'attendait à la trouver blâmée, fière et hautain.

Li la revoyait tendre, abattu, sans colère, presque résigné, acceptant sa présence et son inattendue, ainsi qu'il la lui portait, comme une suprême joie, trempée de douleur.

—O Annette ! lui dit il, enfin, en relevant sur elle ses yeux, et en s'enveloppant de la vue des yeux admirables de la jeune fille plongés dans les siens, pardonne-moi tout le mal que je t'ai fait, tout le mal que je te fais, tout le mal que je te ferai !

Si tu savais, pourtant, combien je t'aime !

—Tu m'aimes ? répéta-t-elle. O ! tu m'aimes ! Je le vois, je le sens, et c'est tout !

Pendant qu'ils se parlaient, que leurs mains s'unissaient et se serraient, comme si rien ne devait plus jamais les séparer, ils avaient oublié la duchesse, et J'anne, profitant de leur enivrement, s'était discrètement retirée, sans qu'ils s'en aperçussent.

Ils étaient seuls, et ils n'en savaient même rien, ne se rappelant plus qu'ils ne l'étaient pas, un instant auparavant.

—Comme tu as souffert, reprit Gaston en la contemplant. Tu es toute pâle...

Où vois-tu que tu as pleuré... et c'est moi !

Oh ! si je pouvais prendre, avec la mienne, ta part de douleur, dussé-je en mourir, je serais heureux !

—Non, dit-elle doucement. Je t'assure qu'il est bon de souffrir pour ceux qu'on aime.

Et si tu pouvais prendre ma part de chagrin, c'est-à-dire, si je pouvais cesser de souffrir, c'est que je ne t'aimerais plus...

Le voudrais-tu dire ?

—Non ! répliqua le jeune homme avec un cri naïf de l'égoïsme d'amour.

—Tu es bon d'être revenu, malgré tout.

Quand je t'ai vu partir, hier, après ton entrevue avec mon père, sans me dire un mot, sans jeter même un regard vers cette fenêtre du salon que tu connais bien, celle où je guettais autrefois ton arrivée... celle d'où je t'accompagnais des yeux, quand tu me quittais pour retourner chez toi, j'ai cru que c'était fini... fini à jamais... que je ne te reverrais plus... que tu ne voulais plus de moi... même pour pleurer ensemble !

—Annette... j'étais comme fou !

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Le volume intitulé « Le Duc de Kandos » étant la première partie de ce feuilleton, nous le donnons gratuitement à tout nouvel abonné d'une année.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE — VENISE

XII

—Madame, ne prenez pas tant de soins, je ne vous demande point de songer à moi, je aurai faire ma destinée moi-même. Votre cruauté veut me faire prendre le change; un mot de vous peut m'ouvrir le seul avenir que j'ai ambitionné, et vous me parlez de tout, hors de ce qui m'occupe.

—Je vous parle d'adieux éternels, monsieur; je ne veux vous laisser ni illusions, ni ombres.

—Eh! madame, int-rompt brusquement la marquise, trompez-le! Ne voyez-vous pas qu'ainsi nous ne parviendrons pas à la faire quitter ce cachot.

« Je le sens bien, moi, dont le cœur est blessé comme le sien! Il a raison, vous êtes cruelle!

—Je ne sais plus ce que je suis; jamais position ne fut plus perplexe et plus horrible. Oh! que je souffre!

Les personnes du caractère de la comtesse résistent longtemps à la douleur, aux irrésolutions; mais il vient un moment où le fardeau est trop lourd, où elles succombent.

Amaranthe en était arrivée là. L'amour d'Armand était pour elle un supplice, un fléau; elle eût voulu, au prix de son sang l'arracher de son cœur.

Elle crut, inexpérimentée de ce caractère singulier, qu'en lui enlevant d'un seul coup l'espérance en ce moment suprême, elle obtiendrait cette guérison tant désirée.

Et puis il y a des instants dans la vie où la destinée vous pousse, où l'on agit contrairement à sa nature, contrairement à ce que la nécessité même vous inspirerait dans d'autres circonstances: c'est la fatalité, c'est la destinée, c'est la main de la Providence, il faut s'y soumettre.

—Vous m'apportez, ai-je pensé, la lumière et la joie, madame, et voilà que tout à coup vous me torturez encore. Oh! quel mauvais génie vous a conduite sous mes pas? Pourquoi vous ai-je connue? Pourquoi vous ai-je aimée? Si je pouvais vous haïr!

—Hélas! moi, Armand, vous souffrirez moins peut-être, et je vous ferai bien encore ce sacrifice. Votre ingratitude vous épargnera du chagrin: je la subirai sans me plaindre, en la bénissant.

Ils entendirent arriver le gardien du bout de la galerie, et, sans se l'être communiqué, ils se turent. Le gardien n'était point seul: d'autres pas se mêlaient aux siens, un autre visage masqué passa devant la fenêtre.

Lorsque la porte s'ouvrit, ce fut cet étranger qu'on aperçut d'abord.

—Nous sommes perdus! pensèrent les deux femmes.

Et leur cœur battit à les étouffer. Armand resta impassible: rien ne lui était plus maintenant.

L'obscurité du cachot était telle que le nouveau visiteur ne distingua pas d'abord les deux femmes. Elles se tenaient serrées l'une contre l'autre, à l'extrémité la plus sombre.

—La demi-heure est expirée, dit le geôlier, venez-vous partir?

—Non, répondit la marquise, en se levant courageusement; il faut que je reste.

—Cela n'est pas possible, répliqua cet homme, sur un signe du mystérieux inconnu.

Madame Dandolo était incapable de prononcer une parole.

—Cependant j'ai mes ordres... dit encore Fiorina.

—En voici de plus nouveaux. Je vous attends, signora.

Madame Bressa n'avait pas déguisé sa voix, et en l'entendant, le masque tressaillit. Il fit comme un mouvement pour la retenir, puis il la laissa passer et se recula spontanément à l'aspect de la comtesse, qui la suivait.

Celle-ci se soutenait à peine. Elle frôla les vêtements de cet homme et elle jeta un cri terrible, en tombant presque inanimée contre les barreaux.

Il s'avança pour la soutenir; mais, plus prompt que la pensée, Armand se jeta entre lui et elle:

—Ne touchez pas à cette femme, dit-il, n'y touchez pas, sur votre vie!

Le masque ne l'écoutait pas: il étendit le bras, sans prononcer une parole, et la porte du cachot se reforma sur lui et sur la comtesse.

La marquise était déjà dehors.

—Mon Dieu! pensa celle-ci, que va-t-il arriver?

Par une présence d'esprit bien rare dans l'état où était la sienne, madame Bressa se laissa conduire sans résistance, afin de rester libre et de pouvoir agir, si cela devenait nécessaire.

Elle ne comprenait rien à la préférence de cet homme pour Amaranthe, et ne s'en expliquait pas le motif.

—Il m'a reconnu à la voix, peut-être, se dit-elle, et il va me perdre maintenant. Qu'importe, j'attendrai. Je ne sortirai d'ici qu'après avoir éclairci ce mystère, qu'après avoir acquis la certitude qu'Armand ne court aucun danger. Oh! que ne ferai-je pas pour lui!

Elle remonta avec le gardien, elle s'assit dans cette chambre, où elle avait d'abord attendu, et sans faire aucune question, suivant les usages de ce gouvernement d'esclaves et de tyrans.

XIII

Cependant les trois personnes restées dans ce cachot éprouvaient chacune une émotion différente, et tellement violente, néanmoins, qu'elle devait nécessairement faire une explosion.

Armand éclata le premier.

—Écoutez, monsieur, monseigneur ou qui que vous soyez, je ne suis point accoutumé à une existence telle que celle-ci; je me briserai la tête contre le mur si on n'y met pas un terme. Je ne sais ce que vous me voulez, mais je ne vous répondrai rien avant que vous rendiez la liberté à une personne qui est ici sous la responsabilité de mon honneur.

Ces surprises, ces ordres muets, ces craintes perpétuelles ne sont point dans les habitudes françaises. Qu'on m'achève ou qu'on me laisse: j'en ai assez, j'en ai de trop.

La comtesse était restée à la même place, plus morte que vive, la tête et le cœur dans un chaos de souffrances et d'incertitudes.

Le troisième personnage, assis entre eux, sur un banc de pierre, semblait comprimer une émotion violente et essayer de s'en rendre maître avant de répondre aux questions passionnées d'Armand.

—Quelle est cette femme? dit-il enfin.

Il parlait d'une voix basse et sourde: il semblait craindre d'être entendu.

—Que vous importe? répondit superbement le jeune homme.

—Répondez-moi, monsieur de Nareil, et croyez que vous êtes avec un ami.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la comtesse en tombant affaissée dans le coin où elle se tenait cachée, je ne me trompe pas, c'est bien lui !

— Un ami ! un ami ! moi, à Venise ? Je n'en ai pas et je ne puis en avoir. Monsieur, je suis fait aux ruses de cet infernal pays, maintenant, et l'on ne me prendra plus par la confiance.

— Monsieur de Narcil, je viens vous sauver !

— Me sauver ?

— Si vous voulez me suivre, dans cinq minutes nous serons sur la place Saint Marc, au milieu de la foule, et vous, libre de vous rendre où bon vous semblera.

— Vous vous jouez de moi, Monsieur, c'est impossible.

— Voici un bahuto et un masque pareils aux miens. Nous quitterons ce cachot et ce palais ensemble, je vous le répète, et vous ne craignez pas de vous abandonner à ma loyauté.

— Et qui donc êtes-vous, pour que je vous croie ? Quelle preuve me donnerez-vous que vous ne me trompez pas ? Vous portez un masque et vous parlez à un malheureux dont le visage doit trahir toutes les impressions, que vous étudiez peut-être !... Cela est-il généreux ? Cela est-il digne d'un gentilhomme, d'un noble Vénitien ?

Pour toute réponse, l'inconnu porta lentement la main à son masque, et, en dénouant les cordons, il laissa voir les traits d'Andrea Dandolo ! A son aspect, Armand, malgré son assurance imperturbable, perdit entièrement contenance, il balança la tête et se tut.

— Me croirez-vous, maintenant ? continua-t-il. Me croirez-vous aussi ?

Un sanglot étouffé partit de ce coin sombre où Amaranthe s'était jetée à genoux. Le comte n'eut pas l'air de la remarquer.

— Monsieur de Narcil, j'ai donné ce matin ma parole à une femme que j'aime plus que toute chose au monde, je lui ai promis d'étouffer dans mon cœur la haine et la jalousie contre vous ; je lui ai promis que, dans quelque circonstance que ce soit, malgré les plus fortes apparences, le soupçon n'approcherait plus de moi ; je lui ai promis de vous aider de tous mes moyens, de vous protéger, si cela m'était possible, et je n'ai jamais manqué à mon serment.

Votre arrestation, que j'ai apprise ce matin seulement, pourrait me compromettre à ses yeux. Elle pourrait me méconnaître et m'accuser : je n'ai pas hésité une minute, j'ai pris les moyens les plus expéditifs et les plus risqués pour vous rendre libre, — ce sont souvent les meilleurs ; je veux pouvoir lui dire qu'elle m'a accusé à tort et que celui qui l'aime est incapable de manquer à l'honneur.

Ni Armand ni la comtesse n'auraient pensé à l'intercomprendre l'un et l'autre restaient pétrifiés.

Il y a dans la véritable grandeur quelque chose de si simple et en même temps de si haut, que la prévention la plus invétérée n'y saurait résister.

Amaranthe se sentait saisie d'un remords immense : elle avait douté de son mari, et son mari s'en vengeait en se dévouant aveuglement à ses désirs, à ses volontés.

Elle eût voulu se jeter à ses pieds ; elle n'osa pas. Par une délicatesse dont elle comprenait toute la portée, il affectait de ne pas la reconnaître, il lui laissait la liberté d'un aveu ou d'une réticence.

Combien elle l'admirait, combien elle l'aimait en cet instant !

Armand sentit son désavantage et ne manqua pas de l'aggraver encore par une maladresse.

— Je ne sais qui vous a donné le droit, monsieur, de faire ainsi de l'héroïsme à mon égard. Si vous avez celui de m'offrir la vie, moi j'ai encore bien plus celui de refuser : je refuse.

C'était un orgueil atroce, c'était un manque de cœur. Madame Dandolo le comprit, et son mari gagna davantage à ses yeux.

— Vous vous trompez, monsieur, vous ne refuserez point.

— Auriez-vous la prétention de m'imposer une volonteé ?

— J'ai bien plus, j'ai celle de vous faire exécuter la mienne.

— Vous avez peut-être des moyens que j'ignore ; peut-être des affidés vous attendent-ils derrière cette porte massive, tout prêts à m'enlever, suivant vos ordres. Sans cette précaution, vous n'y réussirez point.

— Quoi ! pas même en invoquant le repos, le bonheur d'une personne que vous prétendez aimer !

— Je me trompe ; cependant, il est un moyen de me faire accepter votre offre, un seul. Si vous ne le repoussez pas, montrez-moi le chemin : je vous suis.

— Lequel ?

— Reprenons notre premier projet, choisissons un lieu où nous soyons libres de vider notre querelle l'épée à la main, où l'un de nous reste pour l'héroïsme, et où l'autre puisse partir délivré d'un rival qu'il déteste ; je ne vous en demande pas davantage pour vous obéir.

Le comte secoua la tête.

— C'est impossible, dit-il.

— Alors, je reste.

— Ah ! vous ne l'aimez pas !

— Je reste, oui, je reste, parce que je ne veux pas vous donner sur moi, à ses yeux, l'avantage illusoire d'une action généreuse ; je reste parce que je veux mourir, et que la mort ici me paraîtra plus douce ; j'y reste... je reste... parce que j'espère la revoir encore et qu'elle ne m'accusera plus.

— Inconséquent ! reprit Dandolo d'une voix émue, je ne sais et je ne saurai jamais quel lien mystérieux unit votre existence à la sienne ; je sais seulement que ce lien existe, et qu'il est aussi pur que son âme ; voilà pourquoi je ne consens pas à ce que vous mouriez. Ne l'aimez-vous donc pas assez à votre tour pour ne pas me laisser accomplir cette tâche ?

Armand se mordit les lèvres jusqu'au sang, sa superbe se révoltait en acceptant un bienfait de l'époux d'Amaranthe. Et elle était là ! et elle assistait à ce combat inégal de la vanité, de l'égoïsme, contre la générosité et le dévouement.

Fatigué de la lutte, Armand comprit qu'il n'existait qu'une seule manière d'être aussi grand que Dandolo, c'était de consentir à porter le fardeau de la reconnaissance. Il fit un effort suprême, qui pour cette nature de Satan, était le comble de l'abnégation.

— Je suis prêt à vous suivre, monsieur, murmura-t-il d'une voix étranglée, où faut-il aller ?

Un faible cri échappa à la pauvre femme, dont l'anxiété terrible n'avait pu s'aider même d'une parole ; elle remercia Dieu, elle eût voulu baiser les pieds d'Andrea.

— Voici d'abord le costume dont je vous ai parlé ; couvrez-vous-en sur le champ. Vous trouverez dans une poche, dissimulée sur la poitrine, des traites sur différents banquiers de l'Europe et de l'Amérique ; vous choisirez celles dont il vous plaira de faire usage.

« J'ai vu moi-même le capitaine français qui vous a conduit. Il appareille demain matin, il vous déposera dans un des ports de l'Adriatique, hors de la domination de Venise, si vous

ne souhaitez pas continuer avec lui son voyage pour les Antilles.

« J'ai pris, je crois, toutes les précautions nécessaires, et, maintenant que vous êtes habillé, il ne me reste plus qu'à vous montrer la route, en vous priant de l'oublier ensuite et de ne pas vous effrayer de sa my-téricieuse physionomie.

Il s'approcha du mur, y chercha de la main : un ressort partit, et une ouverture béante, éclairée dans le lointain par une faible lumière, se présenta tout à coup.

Armand, qui se trouvait à côté, recula par un mouvement involontaire. Il eut la pensée de quelque guet-apens, d'une oubliette, de jo ne sais quelle âche, quelle infernale machination qui débarrasserait le comte de ce rival étranger.

Ce fut un éclair. Le désir de se réhabiliter aux yeux d'Armaranthe, de se montrer brave et grand à son tour lui rendit son courage et sa résolution : il s'apprêta à passer le premier.

— Un instant, monsieur, dit le comte, c'est à moi.

Il présenta le bras à la comtesse avec un mouvement de tendresse ineffable, avec une grâce venant du cœur dont elle fut pénétrée, et entra dans ces téobres comme un conquérant.

— Mon Dieu ! s'il allait la tuer ! pensa le jeune homme, incrédule à tant de grandeur d'âme.

Il s'élança après eux.

Au bout d'une dizaine de pas, le comte toucha de nouveau la muraille : l'ouverture se referma sans bruit, ainsi qu'elle s'était ouverte.

Ils marchaient silencieusement droit vers la lumière. Cette route souterraine était voûtée, et disposée cependant de telle manière que les pas s'ourdissaient sans écho. Il glissait et semblait à des ombres.

Cette seigneurie de Venise établissait son pouvoir sur des bases étranges et certains. Elle frappait l'imagination.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne maintenant à ce journal reçoit, gratuitement, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Il y a des gens naïfs dans tous les métiers.

— Cet homme est-il mort ? demandait un reporter à un sergent de ville, après un accident.

— Pas encore, monsieur, les médecins ne sont pas arrivés.

Au moment de se coucher, le petit Jean ne cesse pas de jouer, en chemise, dans sa chaudière.

— Très vilain, lui dit sa mère, de rester ainsi dans ce costume. Saint Jean, votre père, vous punira.

— Je lui conseille de parler : il est toujours tout nu !..

Où l'actualité va-t-elle se nicher.

Un ivrogne suivait le trottoir en décrivant des zigzags sans nombre. Un sergent de ville l'aperçut, s'approche et, au nom de la loi contre l'ivresse, veut le conduire au poste.

Lui, alors, se redressant.

— Faites excuse, mon agent. Le sage doit être préparé à tout. Pour lors, comme vous voyez, je prends une leçon de tremblement de terre.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard, et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Novioiat ; historiettes, etc.
- 3.—Le Duc de Kandos ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Novioiat, etc.
- 4.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cloquière ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Novioiat.
- 7.—Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.